

CHAPITRE III.

Monnaies mexicaines. — Digression indispensable. — Les pièces *lisas*. — Tepic. — Aspect général. — Marchés. — Manufactures. — Constructions des pays chauds. — Une nuit tragique. — Le *venadito*.

Notre protestation eut toujours cela de bon que, dès le 19, le colonel prit sur lui de nous allouer, à titre de prêt et pour subvenir à notre entretien, la somme de deux réaux par homme. La solde, qui montait à trente-six piastres six réaux, dut être comptée chaque matin, soit à M. Guilhot, soit à moi, à la caisse de la maison anglaise Baron, Forbes et C^{ie}, qui faisait les fonds.

Comme j'aurai souvent occasion de parler des monnaies mexicaines, je tiens à placer ici, une fois pour toutes, quelques mots d'explication qui me laisseront à mon aise. Je sais que l'habitude de se servir de termes étrangers dans un récit de voyage est jugée très-sévèrement par certaines personnes. Un de nos plus remarquables promeneurs modernes, M. J. J. Ampère, tient à appeler le magney *aloès* et non *magney* ou *agave*, pour éviter, dit-il, le pédantisme d'un nom mexicain ou latin. Il voudrait appeler Montezuma Montézume, et regrette le temps où Boileau appelait M. de Fuentes « le valeureux comte de Fontaines! » M. Ampère est enchanté sans doute quand il voit Corneille traiter de Brutes et de Casses les grandes illustrations romaines.

Il est des mots qu'on ne saurait traduire sans confusion pour l'histoire. A savant, savant et demi, d'ailleurs; à M. Ampère j'opposerai Humboldt, le roi des voyageurs, qui préfère un mot étranger, dit-il, à une en-

nuyeuse périphrase ou à une locution impropre, et je suis de son avis. Le magney est bien un aloès, mais une variété de l'aloès particulière au Mexique. Faudra-t-il le faire remarquer sans cesse, ou laisser croire au lecteur que cet aloès a les mêmes propriétés que celui des côtes de la Méditerranée? Ainsi des monnaies. Le réal vaut douze sous et demi, mais des sous mexicains, représentant plus de cinq centimes, puisque la pièce de cent sous mexicaine, la piastre, fait en moyenne sur nos marchés 30 à 35 centimes de prime. Faudra-t-il faire sans cesse des calculs de réduction?

Habitué à dépenser au Mexique des réaux et des piastres, et point des centimes et des francs, mes notions à cet égard sont entièrement mexicaines; j'ai moins à gagner à m'en débarrasser que le lecteur à les adopter. Si jamais je raconte mes aventures en Californie, je parlerai de dollars et de *cents*, parce que ce sont là pour moi les seules mesures de la valeur des choses en ce pays. Et si je voyage encore, ce que j'espère, je tâcherai, comme par le passé, de laisser en France les francs, les centimes, et bien d'autres choses, et de m'identifier avec les mœurs et l'idiome des pays que je visiterai, au risque de parler de bayoques, de roubles, de roupies, de pagodes et de cauris. Chacun a sa marotte, c'est là la mienne. J'ai toujours adopté les coutumes des peuples chez lesquels je me trouvais et tâché d'apprendre leur langue, sans rechercher jamais l'occasion de parler la mienne que j'étais sûr de ne pas oublier. Il est vrai que je suis de ceux qui ne connaissent pas la nostalgie.

Pour revenir à nos moutons, je dirai donc que la monnaie d'or au Mexique est l'once, qui représente seize pesos ou piastres. Il est de bon ton de compter par onces dans les colonies espagnoles, comme chez nous par louis. Le peso est d'argent et vaut, je le ré-

pète, 35 centimes environ de plus que notre pièce de cinq francs. Il se divise en huit réaux, d'une valeur de douze et demi *centavos*, *cents* ou sous. Toutefois, le centavo n'est qu'un être de raison et, dans la pratique, le réal est divisé en deux *medios*, lesquels se subdivisent en deux *cuartillos*; enfin, au-dessous du *cuartillo* se trouve le *tlaco*, monnaie de cuivre qui vaut plus d'un centavo, puisque deux *tlacos* sont pris pour un *cuartillo*. La piastre monnayée est assez rare hors des villes où l'on bat monnaie; achetées en gros par le commerce elles sont exportées. L'once ne se rencontre guère que chez les collectionneurs. La monnaie courante se compose surtout de *medios*, de *reales* et de *pesetas*, pièces de deux réaux; il y a aussi des *medio-pesos*, demi-piastres, valant deux *pesetas* ou quatre réaux, des *cuartillos* et enfin des *tlacos*, mais en moindre quantité.

Dans le commerce, les paiements se font par *talegas* de cent à cinq cents piastres et, à moins qu'un contrat n'ait spécifié à l'avance la qualité des espèces, ces sacs ne contiennent guère que *pesetas* et réaux, avec quelques échantillons des autres pour la curiosité du fait. Ces valeurs sont fort encombrantes, aussi les commis en recouvrement sont-ils accompagnés d'une caravane de *peones*, hommes de peine, chargés de *talegas*, ce qui vous reporte en esprit au temps de Lycurgue ou tout au moins de Panurge. Mais il y a quelque chose de plus ennuyeux encore que le transport d'une grosse somme, c'est l'opération de la compter.

Le sac est vidé sur une table, les pièces de toutes valeurs sont là, pêle-mêle, en un tas placé à la gauche de l'opérateur. Celui-ci ne s'amuse point à les trier, à en former des piles, comme ne manque pas de faire naïvement un nouveau débarqué, non; il met ses cinq doigts en mouvement et attire à lui tout ce qui se présente indistinctement, jusqu'à concurrence de huit réaux, soit

une piastre. « Huit, un, » dit-il alors, en repoussant vers sa droite la petite fraction, destinée à devenir la base d'un nouveau tas qui ira grossissant à mesure que l'autre diminuera. Puis il continue: « Huit, deux; huit, trois; huit, quatre. » Et *pesetas*, *reales*, *medios*, *cuartillos*, comme ils arrivent, passent sous sa main fiévreusement agitée, allant ainsi de l'inconnu au connu par un phénomène de prestidigitation souvent admirable. Les pianistes de l'école de Litz feraient d'excellents garçons de recettes là-bas, et je ne doute pas que certains caissiers de maisons mexicaines, qui ont acquis un doigté prodigieux à cet exercice journalier, ne fissent au besoin de magnifiques pianistes, mélodie à part.

Quelle rapidité qu'on y mette, il faut cependant des heures pour compter de fortes sommes, et Dieu sait s'il est nécessaire de se laver les mains quand on a fini. Après cela, le compte n'est jamais qu'approximatif et il est d'usage de se passer mutuellement quelques réaux d'erreur par *talega*, parce que, recomptât-on dix fois, on ne parviendrait jamais à l'exactitude parfaite, et le jeu n'en vaudrait pas la chandelle.

Là ne sont pas les seuls inconvénients de cette monnaie; si sérieux qu'ils soient ils sont encore dominés par ceux des pièces dites *lisas*, le mot est à retenir.

La pièce *lisa* est celle que le frai a complètement dépréciée, c'est-à-dire celle où l'œil de Lyncée lui-même, armé de la meilleure de toutes les loupes, ne saurait découvrir trace d'effigie, de millésime, d'exergue, etc. Beaucoup, en outre, ont été rognées par trop effrontément, d'autres sont évidemment fausses. Le nombre des pièces *lisas* en circulation est énorme, et comme personne ne songe à les retirer, qu'elles n'ont pas cours forcé et que, cependant, lorsqu'on les a acceptées, on n'a aucun recours contre celui de qui on les tient, je laisse à penser quel charme elles ajoutent aux transactions. Elles ont émaillé

de bien des soucis mon existence de maréchal des logis. Le haut commerce en tolère quelques-unes par talega ; c'est un déchet comme celui de l'erreur dans le compte. Mais les bienheureuses taegas se fondent en passant par les mains du public, et arrivent en rosée entre celles du détaillant, où elles se reforment pour revenir au négociant. Le détaillant ne veut à aucun prix des pièces *lisas*, par l'excellente raison que le public s'habituerait à ne pas lui en porter d'autres et que, le négociant les lui refusant, il ferait ainsi un marché de dupe. C'est donc entre lui et le consommateur une guerre sourde, mais active, incessante, où toutes les ruses du Mohican sont mises en œuvre. — La maison Baron, Forbes y Cia ne se privait pas de mettre des pièces *lisas* dans le sac de la solde ; avec des prisonniers on ne fait pas de cérémonies.

L'argent en main nous allions à la provision et de là à la prison, suivis des *cargadores* pliant sous le poids des victuailles. Les hommes nous faisaient alors leurs réclamations, leurs plaintes s'il y avait lieu, et nous nous rendions aussitôt à l'intendance pour les transmettre au colonel, qui les écoutait toujours avec intérêt et s'attachait à y remédier. Il nous donnait à son tour ses instructions et causait amicalement avec nous. En sortant de chez lui, nous étions libres de notre personne pour le reste du jour, et nous nous promenions par la ville.

Tepic fut fondée en 1531, par Nuño de Guzman, au centre d'une vallée fertile, à 885 mètres au-dessus de la mer ; le climat en est sain, c'est celui de la zone tempérée. Il est à propos de dire ici que le Mexique est divisé en trois zones distinctes : la *tierra caliente*, terre chaude, la *tierra templada*, terre tempérée, et la *tierra fria*, terre froide. La latitude n'est pour rien dans cette division, mais bien le plus ou moins d'élévation barométrique des plateaux.

La *tierra caliente* est réduite aux terres basses du littoral, bande également étroite sur les deux océans ; elle comprend aussi une partie des bassins du Gila et du rio del Norte. La *tierra templada* comprend les revers des Cordillères au-dessous de 2000 mètres, élévation moyenne du grand plateau qui forme la *tierra fria*. Cette dernière région jouit encore d'une température moyenne analogue à celle de la Lombardie, avec moins de variations, c'est-à-dire des étés moins chauds, des hivers moins froids. Cependant quelques districts montagneux justifient assez bien l'épithète. Grâce à cet heureux caprice de la nature, on rencontre au Mexique les productions végétales de tous les climats.

Tepic est une jolie petite ville, la seconde de l'État de Jalisco. Ses places, ses promenades, ses avenues principales, ses jardins particuliers sont ombragés de beaux arbres ; sa population est de huit à dix mille âmes, assure-t-on ; il n'y paraît guère, car les rues sont désertes et les galets à pointes de diamant qui en forment le pavage sont enchâssés dans le vert émail du gazon. C'est Versailles, le Versailles actuel, moins son château et sa garnison, mais riant sous les chaudes caresses d'un soleil de bon aloi qui n'a jamais visité le chef-lieu de Seine-et-Oise. La construction des maisons est pour beaucoup dans cet air d'abandon. Toutes ont de vastes dimensions, il y a peu d'ouvertures sur la rue, les portes sont fermées, les fenêtres défendues par des grilles de fer ou des barreaux de bois tourné. Les boutiques sont en petit nombre ; le commerce de détail, dans les villes de l'Amérique espagnole, est ordinairement concentré sur un seul point, une rue ou une place, sous des *portales*, arcades semblables à celles du Palais-Royal, de la rue de Rivoli, de la place Royale.

De temps en temps un coche du seizième siècle, boîte hétéroclite suspendue par des courroies à une lourde

et vaste charpente en bois, montée sur quatre roues basses dont les rais sont façonnés par le tour en double balustre, tirée par des mules, trouble le silence de cette Thébaïde. Quelquefois résonne sur les dalles du trottoir le talon d'une botte; c'est un étranger, un officier, un riche *ranchero*. D'autres passent sans éveiller aucun bruit sur ce sol déplaisant; c'est le *lepero* drapé dans sa *manta*, drap de coton blanc qui l'abrite et le jour et la nuit; l'Indien, coiffé de son chapeau de paille à larges bords, à forme démesurément haute comme le chapeau arabe, pieds nus, ou chaussé de *guaraches* ainsi que le premier; la femme du peuple avec sa mince pantoufle de Cendrillon; le moine ou le prêtre avec leurs sandales ou leurs petits souliers de daim. Sur le seuil d'une porte, quelque individu de l'un ou l'autre sexe; accroupi dans l'immobilité, fume comme d'autres méditeraient. Pas de charrettes, point d'omnibus, très-peu de chiens errants, jamais de saltimbanques, marchands d'orviétan, musiciens ambulants et autres industriels de cette espèce qui aiment nos cités. De loin en loin un bandit, du moins à en juger par la mine, spéculant sur la religion de chacun et le fanatisme de tous, vient montrer aux passants, au lieu de la marmotte ou du singe des Savoyards, un affreux barbouillage mystique; spéculateur redoutable qui prend, comme le mulet aux reliques, sa part du tribut qu'il extorque moitié en adoration, moitié en espèces: l'adoration s'envole vers la voûte céleste, l'argent disparaît dans sa poche.

Dans quelque carrefour ou sur les degrés d'une église, une rangée de tortilleras, assises sur leurs talons et drapées dans leur rebozo, attendent, en caquetant sur un ton bas et rythmique, que la pratique ait vidé le *chiquihuite* ou corbillon qui contient leur marchandise. La tortillera est un type commun au Mexique, où la tortilla remplace le pain. Il y a pourtant des boulangers dans

toutes les villes, mais ils ne fabriquent guère de pain ordinaire que pour les étrangers; aux indigènes, ils fournissent une foule de petits produits de fantaisie, que l'on pourrait appeler gâteaux, puisque dans leur fabrication il entre toujours de la graisse et souvent du sucre, et dont on ne compte pas moins de quatre-vingts espèces ayant chacune un nom. Les Mexicains en font une grande consommation, avec leurs tasses de chocolat plusieurs fois répétées dans le courant de la journée à titre de collations; mais la tortilla demeure l'accompagnement ordinaire des repas substantiels, et la basse classe n'en connaît pas d'autre. D'ailleurs, la tortilla a l'avantage immense de pouvoir tenir lieu des ustensiles dont nous servons à table. Malgré sa sécheresse, elle demeure souple et se déchire comme de l'amadou; un lambeau en cornet sert de cuiller, et la *navaja*, le couteau, remplace la fourchette non-seulement pour le populaire, mais pour la bourgeoisie en général.

Tel est l'aspect de Tepic. Il y a quelque animation autour du marché où m'appellent chaque jour mes fonctions. Sous des halles en bois, assez semblables à celles que l'on vient de démolir en face de Saint-Eustache, à Paris, se trouvent réunis les produits des deux zones, fruits et légumes, volailles en abondance, œufs pareillement. Pas de marée, car l'industrie de la pêche est totalement négligée sur ces côtes poissonneuses. Peu ou point de gibier, si ce n'est du canard sauvage, encore que les forêts et montagnes voisines en soient richement pourvues et que la chasse ne soit nullement interdite; veau, vache, bœuf, mouton et porc, voilà pour la viande. Le bœuf valait 1 réal la livre de 16 onces, soit 460 gr. Les étals des bouchers sont répugnants. L'animal a toujours été mal saigné; élevé en liberté, dans un état demi-sauvage, il est coriace: aussi les gens riches et les étrangers ne mangent-ils que le filet. Le reste est dé-

coupé en lanières, sans distinction de catégories, pour le *puchero* des classes moyennes. Le *puchero* est notre pot-au-feu; seulement, ici comme en Espagne, chacun y ajoute, suivant ses moyens, du mouton, de la volaille, du *chorizo* ou saucisson; les ignames, les raves amères et douces, l'épi de maïs vert y figurent au premier rang, le chou y est presque de rigueur et le *garbanzo* n'y fait faute. Le *garbanzo*, que le Mexicain, par un reste d'égard pour la mère patrie, affectionne presque à l'égal du *frijol*, est un gros pois jaune, de constitution vigoureuse, ayant sous la dent et dans l'œsophage des allures de fève, c'est-à-dire des tendances à résister à la dissolution sous le couvert de sa peau. M. Th. Gautier, qui a constaté la présence des *garbanzos* dans le garde-manger espagnol, affirme qu'ils résonnent dans le ventre comme des grains de plomb dans un tambour de basque; il y a bien un peu d'exagération, mais si peu, si peu!

Il y a plusieurs manufactures à Tepic. M. Forbes est propriétaire de la plus importante, consacrée à la filature et au tissage des toiles de coton dites *mantas*, qui servent à vêtir toute la basse classe, sauf quelques Indiens qui tissent encore leurs étoffes.

On fabrique également beaucoup de cigares, et l'on en fabriquerait davantage n'était l'estanco ou la régie. Le tabac est originaire du Mexique; Montezuma le fumait mêlé à la résine odorante du liquidambar. Le *partido* de Tepic, de même que ceux d'Autlan, d'Agua-catlan et d'Acaponeta qui l'avoisinent, produit un tabac justement apprécié; j'y ai fumé des cigares qui ne le cédaient en rien à ceux de la Havane. Malheureusement, l'estanco étouffe ce commerce qui pourrait contribuer si puissamment à la richesse nationale. La culture de cette plante est restreinte à quelques districts, et à la quantité nécessaire à la consommation locale, par une loi qui en interdit l'exportation, sous quelque forme que ce soit, hors

du district producteur. La fabrication des cigares est limitée et, ce qui est plus fort, l'approvisionnement du consommateur l'est également. Personne ne peut avoir chez soi plus de cent cinquante à deux cents cigares; l'estanco fait faire des visites domiciliaires, auxquelles l'aristocratie parvient seule à se soustraire en mettant les employés à la porte ou en les corrompant. L'estanco est un fermage, et les fermiers, qui sont généralement des étrangers fort soigneux de leurs intérêts personnels, trouvent un profit plus immédiat et surtout plus de garanties contre la concurrence, à importer le tabac qu'à en favoriser la culture à l'intérieur. D'autres pensent de même à l'égard du coton, et le malheureux pays est ainsi privé de deux branches d'industrie qui, à elles seules, pourraient l'enrichir.

Il paye fort cher, en outre, tous les produits manufacturés. Gilliam fut frappé, en 1845, de voir les cotonnades de Salamanca à 3 réaux la vara¹, quand les États-Unis auraient pu en fournir à raison de 1 réal si l'importation eût été permise. Triste vérité à ruminer dans un pays où le coton viendrait très-bien. Quelques essais de culture de cette plante, tentés sur une vaste échelle par d'industriels propriétaires des provinces méridionales, furent frappés d'interdiction sommaire par Santa-Anna pendant mon séjour dans le pays, et cela sans motif allégué pour justifier la mesure. Le fait est que le motif n'était pas avouable. Le monopole de l'importation des cotons était concédé à quelques puissantes maisons étrangères; la concurrence des cotons nationaux eût déprécié l'article. Un pot-de-vin à un ministre, à quelques députés, à Santa-Anna lui-même, surtout à lui, suffisait pour maintenir des décrets prohibitifs. C'est là l'envers du système protectionniste.

1. La vara représente 0^m,84 environ.

Je passai au quartier les premières nuits de notre séjour à Tepic. Las de cette existence communiste, je résolus d'user de ma liberté et de prendre chambre en ville. Je m'adressai pour cela au signor Moretto, un Italien, propriétaire de l'hôtel des Quatre-Nations, où je mangeais. Son hôtel n'étant qu'une *fonda*, un restaurant, il n'avait point de logements, mais il mit à ma disposition une douzaine de chambres vides, faisant partie des dépendances de sa demeure privée sise au fond d'un quartier reculé. Le soir même, je m'installai dans une seule de ces douze pièces, laquelle était la première d'une série de cinq ou six s'étendant le long d'une vaste cour. Chacune avait une sortie sur ce *patio*, toutes communiquaient intérieurement par de larges portes d'enfilade.

A part le canapé qui devait me servir de lit et le banc sur lequel j'avais déposé ma chandelle, ma chambre avait la nudité d'un discours académique; en revanche, elle était immense comme ses voisines. Après avoir compté les solives du plafond et admiré les peintures à la détrempe qui simulaient des panneaux sur les murs, après avoir considéré avec un inexprimable intérêt l'ombre gigantesque et fantastique que je promenaiss au moindre mouvement sur ces grandes surfaces irrégulières, je me jetai sur ma couche. Elle se trouvait précisément dans l'axe des portes de communication et, comme elles étaient toutes ouvertes et se faisaient repousser l'une à l'autre, mon regard suivait la mystérieuse clarté du suif jusqu'au fond d'un abîme de ténèbres. Cette lueur timide, dans ses luttes avec l'ombre, prêtait des proportions encore exagérées à ces vastes appartements, et je pus me croire le maître d'un palais abandonné.

La construction mexicaine a des airs de palais, en effet, que l'on regrette sans cesse dans nos alvéoles parisiennes où les poumons s'étiolent, où le cerveau s'amoin-

drerait si l'atmosphère de la grande capitale n'était saturée de pensées et de savoir. La maison des pays chauds a été modifiée là-bas par le couvent; l'esprit monacal est venu mêler ses aspirations à l'isolement et au mystère, aux aspirations à l'amour et au repos des musulmans, des Italiens, des Espagnols, voire des Aztèques, car les demeures des nobles et des riches, dans la ville de Montezuma, différaient peu sur plan de celles d'aujourd'hui. C'est toujours un quadrilatère amplement développé, enserrant une cour immense entourée de *portales*, le cloître en somme. Une noble porte donne accès au *saguan*, large allée percée dans le corps de logis de façade et aboutissant au *patio*. Des toits en terrasse, des murs de forteresse contre lesquels s'émeussent les rayons du soleil, des grilles aux ouvertures extérieures toujours rares, souvent, dans les murs mêmes de la demeure, une *huerta* qu'embaume l'oranger, qu'ombrage le bananier, que rafraichit une fontaine.

La disposition tout intérieure et les vastes dimensions de ses constructions offrent, outre l'avantage de dépouiller la chaleur de ce qu'elle a de rigoureux, celui d'assurer à l'individu une indépendance dont tous les Méridionaux sont d'autant plus jaloux qu'ils sont plus opprimés au dehors. Là du moins ils se retrouvent, là ils veulent et peuvent, là ils sont eux-mêmes, parce que la terre, l'air et le soleil ne leur sont pas épargnés. Ces conditions, moins utiles peut-être dans les grands centres de population où d'autres causes amènent un isolement suffisant de l'individu au milieu de la foule, ne sauraient jamais nuire, et seraient d'urgence dans toutes les petites localités. Je n'oserais affirmer que le cancan, cette plaie de la province, ne fleurit pas dans l'Amérique espagnole, parce que je crois qu'il est un des fruits naturels du désœuvrement et de la stagnation de l'existence; mais du moins peut-on y éviter, si l'on veut,

cette solidarité, cette tyrannie, cet horrible espionnage de chacun sur tous et de tous sur chacun, qui rendent la vie de nos petites villes insupportable à tout homme d'énergie, qui pétrit l'individu dans le préjugé local, le moule dans la coutume locale, et ne lui laisse de sa nature primitive que les angles développés par un intense ennui. « L'Orient, dit M. Th. Gautier, cette terre du soleil, d'où vient toute lumière et toute sagesse, avait inventé depuis longtemps la maxime de M. Royer-Collard : La vie privée doit être murée. » Pour qu'elle le soit efficacement et sans danger, il faut que la capacité de la cage soit telle, que sa force d'expansion n'y soit pas comprimée. Il faut de l'espace à l'homme. Si abâtardi qu'il soit, il a encore quelque chose de supérieur et de bon, s'il peut être le roi d'une vaste demeure.

J'aime ces grands appartements, cette grande part d'atmosphère libéralement concédée à chacun; l'individualité y gagne, car elle gagne toujours à l'indépendance; les demeures parisiennes me semblent malsaines à tous égards. Le cloître me repousse par ses tendances à l'unisexualité, mais, cette disposition contre nature une fois enlevée, quelle magnifique entente des exigences de la vie matérielle et intellectuelle, quel lieu plus propice aux plaisirs mystérieux comme aux réunions bruyantes, à l'activité comme au repos, au péripatétisme intelligent, au développement de l'idée si le germe y est jeté, à l'hygiène générale! Il est vrai que je parle du cloître de la terre chaude dont les murs éblouissants réverbèrent les feux du Midi. Il y a déjà dans ces conditions de lumière et de chaleur d'étranges jouissances. O lumière, source de joie! ô chaleur, source de vie! toi qui es la vie peut-être? quel est donc le poète qui vous chantera en termes dignes de vos splendeurs!

Toutes ces réflexions passèrent par ma tête à ce moment, et j'aurais voulu m'assurer pour le reste de mes

jours une demeure pareille. Je songeai enfin à dormir et soufflai ma chandelle. Il était tard, tout bruit avait cessé. La voix des *serenos*, plaintive modulation tamisée par la distance, s'élevait seule de temps en temps pour se perdre mélancoliquement dans ce silence de nécropole, sans plus le troubler qu'un fil de la Vierge égaré dans des flots de lumière ne trouble la sérénité d'un jour sans vapeurs.

Le sommeil ne vint pas. Le silence absolu a des effets identiques à ceux du tumulte sur l'organisation qui en est déshabituée. Il me manquait les bruits sourds du dortoir, la voix de la mer ou celle du vent, les cris des matelots ou ceux des sentinelles; mon canapé, bien que sans ressorts, était plus douillet néanmoins que les dalles des *portales*, la terre battue, le pont du navire, les vieilles voiles, toutes les choses de résistance dont je faisais ma couche depuis trois mois. Je m'accoudai et regardai le décor nouveau que m'offrait un simple changement d'éclairage.

Dans ma chambre régnait une obscurité complète, mais, en face de moi, chaque porte se détachait comme un cadre noir sur un rayon doux et incertain de lumière nocturne, tombant obliquement par l'ouverture extérieure sur le carrelage vernissé. Ce spectacle me saisit. Où étais-je? dans un château féodal ou dans un vieux monastère? Allais-je voir se réaliser quelque merveille de ces contes bleus à l'aide desquels on électrise nos imaginations d'enfants, comme pour pousser jusqu'à la délicatesse de la sensitive le développement d'une nervosité qualifiée d'instinct poétique, de sentiment, que les passions d'une époque de réorganisation sociale viendront encore affiner? Allais-je voir naître et flotter dans ces brouillards transparents une forme gracieuse ou inquiétante, Trilby, le barbet du docteur Faust, les pâles nonnes de Robert le fils du diable? Non. Une vague im-

pression de jouissance qui n'avait rien que d'humain me berçait doucement dans la réalité. Anne Radcliffe elle-même perdrait son latin à vouloir éveiller l'horreur du surnaturel dans ces régions bénies des tropiques, où l'on se sent si bien vivre, et si quelque blanche apparition s'était dessinée dans un de ces rideaux de lumière, je n'aurais point été lui demander des révélations d'outre-tombe ni des plaisirs de carême.

Mais point ne vis d'apparition. J'étais si heureux d'exister en ce moment d'extase, que le décret de Santa-Anna lui-même, s'il m'avait été présenté subitement, n'eût pas eu le pouvoir de se faire prendre au sérieux. Je rêvai du passé et de l'avenir, je réfléchis à l'étrangeté de ma situation. Comment se faisait-il que moi, aventurier de la Gascogne, cadet de la roture et officier de fortune de la démocratie, je me trouvais prisonnier de guerre et libre à la fois dans ce beau pays, par cette belle nuit, à plus de deux mille lieues de ma blonde Garonne? Puis, je songeai à inventer quelque chose de mieux que la vapeur pour supprimer les distances et rapprocher Paris de l'équateur. Puis la pâle lueur faiblit insensiblement et finit par s'éteindre; je compris que des nuages obscurcissaient le ciel, et bientôt la pluie vint confirmer ma supposition. Sa monotone musique rompant le charme du silence, je ne tardai pas à m'endormir.

Un bruit singulier m'éveilla au bout de quelques instants; c'était un fracas de poteries brisées. Je me souvins qu'une des annexes de mon vaste domicile contenait une foule de vases et figurines de terre cuite et de plâtre; mon hôte, en sa qualité d'Italien, avait fait de malencontreuses tentatives en faveur de la propagation de l'art; un être, et un être vivant à coup sûr, venait de s'embarasser à son tour dans cette spéculation et y taillait des ruines. Il sortit en hâte toutefois de cette région suspecte

et j'entendis un bruit de pas précipités, bruit sec et sonore comme celui de petits sabots d'enfant. Dans un vieux château d'Europe j'aurais pensé aux talons de bois rouge d'une vieille douairière, revenant du fond du moyen âge pour causer avec moi de ses amours momifiés, mais nous n'en étions pas là, et après les impressions de l'instant précédent j'aurais pensé à tout autre chose sans le *tip tap* des petits sabots.

Après tout, ce ne pouvait être qu'un animal et certainement une bête inoffensive. Je refermai les yeux et, le silence continuant, je m'assoupis de nouveau, mais le bruit des pas se fit bientôt entendre à côté de moi, accompagné cette fois de ce souffle bruyant qui est chez presque tous les animaux la marque de la surprise et de l'inquiétude. Ma présence l'étonnait sans doute beaucoup. J'étendis la main et m'assurai sans peine que je n'avais pas affaire à une ombre, en effleurant une échine aussi velue que celle d'Ésaü, mais disposée différemment. Je demande pardon au lecteur de ne pas chercher à tirer meilleur parti de la situation pour le faire horripiler, mais il me faudrait inventer pour cela, car, dans le fait, je n'éprouvai pas le moindre saisissement. Du reste, c'eût été faire double emploi avec le visiteur, qui bondit à mon attouchement, s'éloigna en faisant mille gambades effarouchées et ne revint plus.

Au point du jour je m'éveillai, comme j'en avais l'habitude et, le bruit des sabots m'ayant rappelé les événements tragiques de la nuit, j'ouvris les yeux. Un ravissant petit chevreuil, fort intrigué de mon intrusion dans son désert, dressant les oreilles et planté sur le quivive, m'observait du seuil de la porte. Je l'appelai et cherchai à l'amadouer; il se montra quelque peu ombrageux, mais très-disposé à jouer, et dès la nuit suivante une poignée de sel nous mit en si bons termes qu'il manifesta l'intention de partager ma couche, ce à quoi je ne

voulus condescendre ; il s'établit du moins dans ma chambre à partir de ce moment. De temps en temps, durant les quelques nuits que je passai là, je sentais au milieu de mon sommeil sa tiède haleine sur mon visage, j'allongeais machinalement le bras et le caressais, après quoi il retournait à son coin, ou partait pour quelque excursion dans le reste de la maison. Mon hôte, à qui j'avais raconté l'histoire, voulait donner ordre de renfermer le pauvre *venadito*, mais je m'y opposai.

Ce fut la seule teinte de merveilleux que m'ait offert le Mexique et j'ai tenu à la rapporter en son lieu.

CHAPITRE IV.

Les *salteadores*. — Existence des prisonniers français. — Le colonel Esquerro. — Départ pour Guadalajara. — San Leonel. — Le monte de los Cuartos. — *Armas de agua*. — Tetiçlan. — *Indios pintos*. — Aguacatlan. — Istan. — Les pores.

Il y eut un moment d'animation à Tepic pendant notre séjour. Une *cuadrilla* de voleurs de grands chemins ou *salteadores*, qu'on disait forte de cent à cent cinquante hommes, ravageait le pays environnant. Un détachement de troupes envoyé à leur poursuite avait été massacré par eux, grâce à la lâcheté du chef, le capitaine Romero, qui, se voyant cerné par les bandits en forces supérieures, avait fait déposer les armes à ses soldats au lieu de chercher à s'ouvrir un passage de vive force. Enhardis par ce triomphe facile, messieurs les voleurs parlaient de venir saccager la ville, et l'on eut un moment l'idée de nous envoyer contre eux, mais l'affaire n'eut pas de suite. Prévenus sans doute du renfort inattendu que nous apportions, ils se tinrent éloignés de la ville, et les autorités

résolurent d'attendre qu'elle fût sérieusement menacée pour armer des hommes que l'on aurait été embarrassé peut-être de désarmer après. D'ailleurs, il pouvait devenir délicat de nous avoir des obligations, en vue des intentions de Santa-Anna à notre égard.

Cependant le temps s'écoulait, n'apportant aucune solution à nos affaires. La plupart des prisonniers avaient pris leur parti, du reste, avec philosophie ; l'existence pour eux était aussi douce qu'elle peut l'être entre quatre murs. Ils n'avaient rien à faire, étaient bien nourris, mangeaient même du pain fait par un d'entre eux, que nous avions pris sur nous de faire sortir à cet effet. De plus, la cour principale du quartier était, le jour durant, un véritable marché d'où les spiritueux étaient seuls bannis, ostensiblement du moins, car il est trop certain qu'ils y pénétraient en secret.

Nos hommes dépensaient là gaiement, en dehors de la gamelle, le peu d'argent qui leur restait, insoucians, jouissant de cette belle nature et attendant la liberté que chacun nous faisait espérer. Trois fois le jour on faisait l'appel et c'était le seul ennui de la situation, après celui de ne pouvoir franchir le seuil de la porte. Les officiers se montraient très-bienveillants et traitaient les détenus avec beaucoup plus d'égards que leurs propres soldats, à qui les gourmades n'étaient pas épargnées. Un certain jour, à mon arrivée au quartier, je reçus des plaintes graves : un vol avait été commis au préjudice d'un prisonnier. J'allai parler à l'officier du poste ; il me fit observer que le coupable pouvait être un de nos hommes aussi bien qu'un des marchands établis dans le *patio*, ou enfin un soldat : ce dont je tombai d'accord avec lui.

« Si c'est un de vos compatriotes, ajouta-t-il, c'est votre affaire ; mais nous allons voir d'abord si ce n'est pas un des miens. »

Il fit assembler la garde, et la sentinelle reçut l'ordre